

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, 1752

édition Hatier, Classiques & Cie, Lycée

Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

<https://www.education.gouv.fr/bo/2024/Hebdo30/MENE2418442N>



Portrait de Françoise de Graffigny par Pierre-Augustin Clavareau, conservé au Musée du Château de Lunéville

Plan du cours

Problématique générale

Comment, grâce au procédé du regard nouveau, Mme de Graffigny parvient-elle à critiquer l'artificialité de sa société, dans un roman épistolaire sentimental ?

I. Qu'est-ce que le nouveau monde ?

- A- LA découverte
- B- L'héritage de Montaigne et de Léry
- C. Qui est le sauvage ?

II. De la superficialité des mœurs

- A. la représentation du mal et la critique des arts, une vision manichéenne et moralisatrice
- B. critique de l'ordre social de l'ancien régime, une nation incohérente et artificielle
- C. la condition féminine, un comble

III. Redécouvrir sa propre langue

- A. réapprendre sa propre langue, la langue comme vecteur d'émancipation
- B. sentimentalisme et tragédie
- C. importance de la nature, pré-romantisme, utopie amicale

Conclusion

« Un nouvel univers s'est offert à mes yeux » : la plus grande découverte, c'est l'écriture. Toute une réflexion sur l'écriture jalonne le texte de Mme de G, Aza n'étant qu'un double de la narratrice, la lettre, un artefact du journal intime.

Avertissement

Cette proposition de cours est une coquille vide, une esquisse de ce qui se fera en classe. Si tout ne pourra pas se faire, cette proposition de cours a été pensée avec beaucoup d'extraits afin que chacun puisse y trouver son bonheur.

Ce sont les deux chapitres des Essais de Montaigne, Des coches et Des Cannibales qui sont proposés en lecture cursive. La séquence débute en entrant dans cette découverte « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

I. Qu'est-ce que le nouveau monde ?

Parcours : Un **nouvel univers** s'est offert à mes yeux. L'intitulé du parcours est la citation, quelque peu dévoyée, tirée de la lettre 18, car, lorsqu'elle écrit cette phrase, Mme de Graffigny évoque la puissance du langage. Il n'en reste pas moins que Zilia découvre un nouveau monde, regard inversé des occidentaux qui ont découvert le continent américain deux cents ans plus tôt.

A- LA découverte

Un extrait du film de Ridley Scott, 1492

réalisé en 1992

500 ans après la découverte du nouveau monde
mieux comprendre la foi en l'homme et l'esprit de conquête
vidéo

<https://www.dailymotion.com/video/x5ubuly>

Bilan du visionnage de l'extrait

Mise en scène de Ridley Scott et musique de Vangelis restituent l'émotion énorme, le choc, qu'a dû être celle des équipages de Christophe Colomb quand ils découvrent une nouvelle terre : toutes les cartes vont devoir être redessinées. C'est une découverte immense pour notre civilisation. C'est aussi pourquoi ce XVI^e siècle est si important.

Ces nouvelles connaissances d'une terra incognita (terre inconnue) répondent au désir de savoirs qu'on découvre infinis. Cela a pour conséquence de réfléchir à la relativité des valeurs. La découverte d'autres cultures, d'autres ethnies permet aux intellectuels de l'époque de mettre en cause leur propre civilisation. Montaigne, Erasme, Jean de Léry le feront.

Malheureusement cette réflexion, comme l'harmonie idyllique des hommes de Christophe Colomb avec les indigènes indiens, sera de courte durée. Ce sont l'appât du gain, la cupidité, la recherche de l'or qui feront massacrer les peuples amérindiens par les Espagnols au XVI^e siècle.

La définition de l'humanisme vidéo

<https://www.google.com/search?channel=fs&client=ubuntu-sn&q=video+humanisme+definition#fpstate=ive&vld=cid:fc054cbb,vid:ThCU9-bxQcg,st:0>

Consigne, retenez trois mots clés de la vidéo.

B- L'héritage de Montaigne et de Léry

Lectures cursives

Essais, Montaigne, chapitre 31, Des cannibales*, 1580

*noms donnés par les Français à leur arrivée au Brésil en 1557, lors de l'expédition de Villegagnon, aux Tupinamba.

Montaigne rencontre trois Amérindiens, alors qu'il est invité par le roi Charles IX pour l'accompagner sur le siège de Rouen, en 1562. Le chef des Indiens s'étonne du physique ingrat du roi Charles IX et de la pauvreté de la population. Montaigne, témoin de la scène, entame sa réflexion sur la relativité du jugement et des valeurs. De cette réflexion, il écrit deux chapitres de ses Essais, le livre de sa vie, en 1580, qui influence toute la pensée occidentale, un sur la mise en cause de la barbarie : « Des cannibales », l'autre sur la mise en cause de la colonisation des Espagnols en Amérique : « Des coches ». Cette réflexion sera poursuivie par les philosophes des lumières au XVIII^e siècle (Montesquieu, Diderot, etc..) et par les ethnologues (ethnologie = étude des peuples) du XX^e siècle (Lévi-Strauss).

1	Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du
5	temps que leur feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda à leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes,

10	portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient
15	mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.
20	Je parlai à l'un deux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait
25	cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses !

Bilan de la lecture

- Montaigne témoigne 20 ans plus tard de la venue de ces trois Indiens que la curiosité a finalement conduit à leur perte. Il a le recul de celui qui sait leur extinction.
- Il constate leur déconvenue devant la pauvreté du peuple français face à la richesse des dirigeants qui ont le culot d'afficher leur richesse.
- Il insiste sur le témoignage de leur chef qui, lui, montre qu'il est à la tête d'une véritable armée qui lui fait même le chemin quand il se déplace.
- Il termine sur un trait d'humour : « ils ne portent point de hauts de chausses », pantalons courts portés par les nobles du XVI^e siècle. Montaigne préfère l'humour au jugement désobligeant.

Essais, Montaigne, chapitre 6, Des coches, 1580.

Dans ce passage de ses Essais, Montaigne se fonde sur les témoignages qu'il a lus pour critiquer le comportement des conquérants européens dans le Nouveau Monde.

1	La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux ¹ montrent que [ces hommes] ne nous étaient nullement inférieurs en clarté d'esprit naturelle et en justesse [d'esprit]. La merveilleuse magnificence des villes de Cusco ² et de Mexico et, parmi beaucoup d'autres choses semblables, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon
5	l'ordre et la grandeur qu'ils ont dans un jardin [normal], étaient excellemment façonnés en or, comme, dans son cabinet ³ , tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en joaillerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. Mais en ce qui concerne la dévotion,
10	l'observance des lois, la bonté, la libéralité ⁴ , la franchise, il a été très utile pour nous de ne pas en avoir autant qu'eux. Ils ont été perdus par cet avantage et se sont vendus et trahis eux-mêmes. Quant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, la résistance, la résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons dans les recueils de

15	souvenirs de notre monde de ce côté-ci [de l'Océan]. Car, que ceux qui les ont subjugués suppriment les ruses et les tours d'adresse dont ils se sont servis pour les tromper, et l'effroi bien justifié qu'apportait à ces peuples-là le fait de voir arriver aussi inopinément des gens barbus, différents d'eux par le langage, la religion, par l'aspect extérieur et le comportement, venant d'un endroit du monde où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût des habitants, quels
20	qu'ils fussent, [gens] montés sur de grands monstres inconnus, contre eux qui non seulement n'avaient jamais vu de cheval mais même bête quelconque dressée à porter et à avoir sur son dos un homme ou une autre charge, munis d'une peau luisante et dure ⁵ et d'une arme [offensive] tranchante et resplendissante, contre eux qui, contre la lueur qui les émerveillait d'un miroir ou d'un couteau, échangeaient facilement une grande richesse en or et en perles, et
25	qui n'avaient ni science ni matière grâce auxquelles ils pussent, même à loisir, percer notre acier ; ajoutez à cela les foudres et les tonnerres de nos pièces [d'artillerie] et de nos arquebuses, capables de troubler César lui-même, si on l'avait surpris avec la même inexpérience de ces armes, et [qui étaient employées] à ce moment contre des peuples nus, sauf aux endroits où s'était faite l'invention de quelque tissu de coton, sans autres armes, tout
30	au plus, que des arcs, des pierres, des bâtons et des boucliers de bois ; des peuples surpris, sous une apparence d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : mettez en compte, dis-je, chez les conquérants cette inégalité, vous leur ôtez toute la cause de tant de victoires.

Notes

1- Il s'agit des peuples indiens d'Amérique du Sud victimes des conquérants européens.

2- Cusco, alors capitale du Pérou.

3- Cabinet : bureau.

4- Libéralité : générosité.

5- Peau luisante et dure : il s'agit de l'armure.

Travail à la maison – préparation

Vous lirez les 9 premières lettres et répondrez aux questions suivantes

1)

Comment Mme de Graffigny s'y prend-elle pour donner du crédit à son récit ?

Relevez les allusions, expressions et références à la culture inca, à l'aide de l'appareil scientifique et historique de votre édition scolaire. Déduisez-en ses principaux domaines.

2)

Montrez comment Zilia est un esprit des lumières qui porte un regard critique sur la société ? Comment montre-t-elle qu'elle est un être sensible ?

3)

En cours de lecture, relevez cinq citations qui viennent éclairer le Parcours : « un nouvel univers s'est offert à mes yeux ».

C. Qui est le sauvage ?

Histoire d'un voyage en terre de Brésil, Jean de Léry, 1578

Montaigne écrit ces deux chapitres concernant les Amérindiens en s'inspirant du récit de voyages et d'aventures de Léry, parti cordonnier sur l'un des navires pour le Brésil et revenu romancier. Il décrit, avec beaucoup d'humour, sa rencontre enchantée avec les Indiens Tupinamba.

1	Combien que ¹ nos Tupinambas reçoivent fort humainement les étrangers amis qui les vont visiter, si est-ce néanmoins ² que les Français et autres de par deçà ³ qui n'entendent pas leur langage se trouvent du commencement ⁴ merveilleusement étonnés parmi eux. Et de ma part,
5	la première fois que je les fréquentai, qui fut trois semaines après que nous fûmes arrivés en l'île de Villegagnon, qu'un truchement ⁵ me mena avec lui en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fûmes arrivés au premier, nommé Yabouraci en langage du pays, et par les Français Pépin (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maître duquel se nommait ainsi), qui n'était qu'à deux lieues de notre fort, me voyant tout incontinent ⁶ environné de
10	sauvages, lesquels me demandaient : « Marapé-deréré, marapé-deréré ? », c'est-à-dire : « Comment as-tu nom, comment as-tu nom ? » (à quoi pour alors je n'entendais que le haut allemand ⁷) et, au reste, l'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa tête, l'autre mon épée et ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nu, l'autre ma casaque qu'il vêtit, eux, dis-je,
15	m'étourdissant de leurs crieries ⁸ et courant de cette façon parmi leur village avec mes hardes, non seulement je croyais avoir tout perdu, mais aussi je ne savais où j'en étais. Mais comme l'expérience m'a montré plusieurs fois depuis, ce n'était que faute de savoir leur manière de faire : car faisant le même ⁹ à tous ceux qui les visitent, et principalement à ceux qu'ils n'ont point encore vus, après qu'ils se sont ainsi un peu joués des besognes ¹⁰ d'autrui, ils rapportent et rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. Là-dessus, le truchement m'ayant averti qu'ils désiraient surtout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Jean, eux ne les pouvant prononcer ni retenir (comme de fait au lieu de dire Jean ils disaient Nian), il me fallait accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fût connue : cela, comme il me dit, étant si bien venu à propos que mon surnom ¹¹ , Léry, signifie une huître en leur langage, je leur dis que je m'appelais Léryoussou, c'est-à-dire une grosse huître. De quoi eux se tenant bien satisfaits, avec leur admiration ¹² Teh ! se prenant à rire, dirent : « Vraiment voilà un beau nom et nous n'avions point encore vu de Mair, c'est-à-dire Français, qui s'appelât ainsi. » Et de fait, je puis assurément dire que jamais Circé ne métamorphosa homme en une si belle huître, ni qui discourut si bien avec Ulysse ¹³ que j'ai depuis ce temps-
20	là fait avec nos sauvages. Sur quoi faut noter qu'ils ont la mémoire si bonne, qu'aussitôt que quelqu'un leur a une fois dit son nom, quand par manière de dire, ils seraient cent ans après sans le revoir, ils ne l'oublieront jamais.
25	
30	

Notes

1- Combien que : bien que.

2- Autres de par deçà : désigne ici les Européens.

3- Si est-ce néanmoins que : il est certain néanmoins que.

4- Du commencement : au commencement.

5- Truchement : interprète qui connaît la langue des Tupinambas.

6- Tout incontinent : immédiatement.

7- Je n'entendais que le haut allemand : je ne comprenais rien.

8- Crieries : criailleries.

9- Le même : la même chose.

10- Besognes : affaires, objets.

11- Surnom : nom de famille.

12- Avec leur admiration Teh ! : les Tupinambas expriment leur admiration par l'interjection Teh ! et se mettent à rire.

13- A la Renaissance, assimiler les voyageurs à Ulysse est courant, Ulysse étant le héros voyageur de l'Odyssée, à la différence près que Léry fait, ici, la comparaison avec les compagnons d'Ulysse transformés en porcs par Circé.

Bilan de lecture

- Parti au Brésil comme cordonnier, Jean de Léry raconte sa rencontre avec les Indiens avec humour et bienveillance.

- Il présente, sans en être choqué, la façon qu'ont les Indiens de saluer des inconnus : ils prennent leurs affaires, s'en vêtissent et courent avec, avant de les ramener à leur propriétaire.
 - Au lieu de s'offusquer, Léry va les faire rire en leur disant son nom qui signifie « huître » dans leur langue !
- => Ce témoignage offre une leçon de partage, partage d'humour aussi, puisque c'est Léry, l'Européen, qui fait rire les Indiens. Il a le mérite d'entrer en communication avec les Indiens, sa démarche est déjà celle d'un anthropologue (anthropologie = étude de l'homme < grec : anthropos = l'homme + logos = science, savoir), son regard est objectif.

Première explication linéaire

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 14, 1752

Alors que Déterville la fait habiller à l'européenne dès la lettre 12, Zilia raconte, dans cette lettre, qu'on l'oblige à revêtir ses habits péruviens pour être montrée aux invités de la famille de Déterville. Un jour, elle est humiliée par un couple, ce qui lui donne l'occasion d'établir une critique de la société de l'époque.

1	Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.
5	Une d'entre elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir ; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir
10	touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher et recommença avec lui l'examen de ma figure. Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une <i>Pallas</i> ¹ , et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un <i>Anqui</i> ² ; je n'osais m'opposer à leur volonté ; mais ce
15	Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la <i>Pallas</i> , et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté. Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune
20	<i>Sauvage</i> , que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris ³ si violents, que sa figure en était contrefaite ⁴ . Le <i>Cacique</i> ⁵ s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus.

Notes

1- *Pallas*, nom générique des princesses incas

2- *Anqui*, prince du sang. Il fallait une permission de l'Inca, roi, pour porter de l'or sur ses habits, ce qu'il ne permettait qu'aux Princes du Sang Royal.

3- ris, noms utilisés à l'époque pour désigner les rires

4- contrefaite = déformée

5- *Cacique*, sorte de gouverneur de province inca

Grammaire

La proposition subordonnée relative

*Consigne, dans le premier paragraphe du texte, relevez les propositions subordonnées relatives.
Combien en trouvez-vous ? Quelle définition en donneriez-vous ?*

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci.

Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Lettres persanes, Montesquieu, « Rica au même. A Smyrne. »Lettre 30, 1721

Vingt-six ans avant les Lettres d'une Péruvienne, en 1721, « un nouvel univers s'est offert à mes yeux » est aussi le fil conducteur des lettres que ces deux Persans imaginés par Montesquieu. Usbek et Rica, venus en France, après une instabilité politique dans leur pays, écrivent à leurs compatriotes restés en Perse* ou s'écrivent entre eux deux, quand ils sont séparés.*

**la Perse du XVIIIe correspondait à peu près à l'Iran actuel.*

1	Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent
5	lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.
10	Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me
15	plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour

20	de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.
----	---

Travail à la maison – préparation

Vous lirez les lettres 10 à 17 et répondrez à ces questions.

- 1) Quel titre donneriez-vous à l'ensemble de ces 17 premières lettres ?
- 2) Pour quelles raisons s'arrêter à la lettre 17 ?
- 3) De quoi s'agit-il ensuite ?

II. De la superficialité des mœurs

A. la représentation du mal et la critique des arts, une vision manichéenne et moralisatrice

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 16, 1752

Obligée d'être constamment présente dans la chambre de Madame (la mère de Déterville qui règne en despote sur la maison et ses enfants), Zilia finit par se lasser du spectacle d'autrui. Elle en vient à critiquer un spectacle vu la veille.

1	Dans les commencements, en excitant la curiosité des autres, j'amusais la mienne ; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se ressemblent, elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de
5	penser ; mais en général je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paraît ; l'affectation me paraît son caractère dominant. Si les démonstrations de zèle et d'empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étaient naturels, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres, cela se peut-il penser ?
10	S'ils avaient autant de sérénité dans l'âme que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusements des spectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir ? On m'a conduite dans un endroit, où l'on représente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus ¹ ; avec cette différence que si nous ne rappelons que la
15	mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchants. Ceux qui les représentent, crient et s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin de paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connaître l'excès de leur douleur.
20	Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ? Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu ; cette pensée me vient sans la chercher, si elle était juste, que je plaindrais cette Nation ! La nôtre plus

25	favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.
----	--

Notes

1- Les Incas faisaient représenter des espèces de comédies, dont les sujets étaient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

Montesquieu, *Lettres persanes*, « Rica à *** », lettre 28, 1721

En 1721, Montesquieu imagine deux Persans en visite à Paris, et conduit l'un d'eux, Rica, au théâtre. Cette découverte va lui permettre de lui faire critiquer une société qui lui paraît bien futile.

1	Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris.
5	Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-midi, et va jouer une espèce de scène, que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre ¹ . Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes et des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes, à peu près comme celles qui sont en usage en notre Perse.
10	Ici, c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur ² ; une autre, plus animée, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même ; toutes les passions sont peintes sur les visages, et exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en est que plus vive. Là, les actrices ne paraissent qu'à demi-corps ³ ; et ont ordinairement un manchon ⁴ , par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre ; et ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui sont en bas.
15	Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connaissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparaissent ; souvent ils quittent le lieu de la scène, et vont jouer dans une autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'aurait espérer de leurs béquilles ⁵ , marchent, et vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles ⁶ où l'on joue une comédie particulière : on commence
20	par des révérences, on continue par des embrassades : on dit que la connaissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet, on dit que les princesses ⁷ , qui y règnent, ne sont point cruelles ; et, si on excepte deux ou trois heures du jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que, le reste du temps, elles sont traitables ⁸ , et que c'est une ivresse qui les quitte aisément.

Notes

1. Le théâtre = la scène

2. langueur, au XVIIe siècle on désignait ainsi le mal mystérieux qui atteignait certaines femmes ; on y voit aujourd'hui l'ancêtre de la dépression ou d'un véritable mal-être, peu pris en compte à l'époque

3. à mi-corps

4. le manchon est l'accessoire de mode en fourrure dans lequel on mettait ses mains au chaud

5. canne, à l'époque il était de bon ton de marcher avec une canne. Cela faisait très distingué.

6. théâtre particulier ou privé

7. les actrices

B. critique de l'ordre social de l'ancien régime, une nation incohérente et artificielle

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 20, 1752

1	Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le <i>Capa-inca</i> ¹ est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ² ; aussi les crimes et les malheurs viennent tous des besoins mal satisfaits.
5	Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle. Le commun des hommes ne soutient son état ³ que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie, la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent. Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité ⁴ des autres, les effets en sont si bornés ⁵ , qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.
10	Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette Nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce Souverain répand ses libéralités ⁶ sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.
15	
20	La connaissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les Lois. Mais hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ⁷ , je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. Ô ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Notes

1- *Capa-inca* = le roi inca

2- sujets, personnes soumises à l'autorité du souverain, le roi

3- état, rang, classe sociale

4- ici, humanité = charité, aumône

5- bornés = limités

6- libéralités = dons d'or

7- industrie = qualité, adresse, habileté

Un peu plus loin, Lettre 20
Artificialité et faux-semblants

1	Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance
---	--

5	de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyais d'or, n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois ; de même ce qu'ils appellent politesse a tous les dehors de la vertu, et cache légèrement leurs défauts ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.
---	---

Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, Lettre XXIV. Rica à Ibben. À Smyrne

Dans cette première lettre envoyée de Paris par Rica, ce dernier en profite pour fustiger le pouvoir absolu de Louis XIV.

1	Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes: je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.
5	Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.
10	D'ailleurs ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et
15	la puissance qu'il a sur les esprits.
20	Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner: il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape: tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce. Et, pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance.

L'un des trois textes de Montesquieu fera l'objet d'un commentaire. Il sera choisi comme 4ème explication linéaire de la séquence.

C. la condition féminine, un comble

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 33, 1752

1	Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les Étrangers remarquent en eux dès la première vue.
---	--

5	Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même-temps ils les méprisent avec un égal excès.
10	La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvrirait de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.
15	Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquait qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre, nos Lois y sont conformes ¹ . Ici loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les lois ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouets
20	de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Notes

1- Les Lois incas dispensaient les femmes de tout travail pénible.

Lettres d'une Péruvienne, Mme de Graffigny, Lettre 34, ajoutée à l'édition de 1752

1	Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention
5	à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.
10	Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que par leur autorité ? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes, il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui
15	des enfants, mais même celui de la victime qu'il fait gémir par l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.
20	Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?
	Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, et nous le sentons plus vivement et par degrés à mesure que nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

L'un de ces deux extraits fera l'objet de la 2ème explication linéaire.

Un peu plus loin, sur l'éducation des filles

Tout est axé sur le paraître. Mme de Graffigny se fait moralisatrice, elle tend à condamner les défauts moraux de sa société.

1	Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parents se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne leur disent pas que la
5	contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effet que sur les agréments extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amants, en leur
10	présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose ; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talents imparfaits dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.
15	Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connaître; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Encore un peu plus loin, sur la vanité de la vie des femmes, leur oisiveté

1	Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.
5	C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parents prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.
10	Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison.
15	Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes, malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agréments.

Pour aller plus loin

Un article en ligne des Presses universitaires de Rennes, de Charlotte Simonin sur l'éducation féminine au XVIIIe chez Mme de Graffigny, sur la non-préparation des femmes à la vie en société et à leur vieillissement

<https://books.openedition.org/pur/39364?lang=en>

III. Redécouvrir sa propre langue

« Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas sans une extrême surprise que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard. », Lettre 34

A. réapprendre sa propre langue, la langue comme vecteur d'émancipation

Définir son environnement

de la découverte du vaisseau, du miroir ou de la calèche

Lettre 3

le vaisseau, « la maison flottante »

1	Quoique la nuit fût fort obscure, on me fit faire un si long trajet, que succombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles.
5	Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'était ma prison. Ah, mon cher Aza ! pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil** !
10	Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenait ; cette maison comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continu. Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que <i>Ticaiviracocha</i> * eût comblé mon âme comme la tienne de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques moments après que j'y fus entrée, son mouvement continu, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

*Divinité fondatrice des Incas.

**Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Lettre 6

ce qu'il y a autour de « la maison flottante », la mer, « ce terrible élément dont la vue seule fait frémir »

1	On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inspirait ma vive curiosité. Qu'ai-je vu ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant
5	autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

	Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses Contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.
--	---

Lettre 10

le miroir, « une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir », « machine qui double les objets », lettre 15, p 84, où périphrase pour désigner les ciseaux, « petits outils d'un métal fort dur [...] d'une forme tranchante (qui) servent à diviser toutes sortes d'étoffes »

1	À peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous suivait en foule, me paraît être de la même Nation que le <i>Cacique</i> *, et les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornements, celles-ci sont fort au-
5	dessus par les prodiges dont elles sont remplies. En entrant dans la chambre où <i>Déterville</i> m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une
10	résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu ! L'étonnement me tenait immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand <i>Déterville</i> m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près & fort loin de moi.
15	Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitants de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus. Le <i>Cacique</i> m'a fait comprendre que la figure que je voyais, était la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savants que tous nos <i>Amautas</i> **.

* *Cacique*, sorte de gouverneur de province, au Pérou

***Amautas*, savants, philosophes, en quechua (langue parlée par les Incas.

Lettre 12

la calèche, « une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité », « maison flottante » terrestre

1	À peine eus-je passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité ; mais nous y fûmes assis fort à l'aise, le <i>Cacique</i> , la <i>China</i> et moi ; ce petit endroit est agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment, mais il n'y a pas
5	assez d'espace pour y marcher. Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi <i>Déterville</i> nous enfermait si étroitement (ô, mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays) je sentis cette machine ou cabane (je ne sais comment la nommer) je la sentis se mouvoir et
10	changer de place ; ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le <i>Cacique</i> attentif à mes moindres inquiétudes me rassura en me faisant regarder par une des

15	fenêtres, je vis (non sans une surprise extrême) que cette machine suspendue assez près de la terre, se mouvoir par un secret que je ne comprenais pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs <i>Hamas*</i> d'une espèce qui nous est inconnue, marchaient devant nous et nous traînaient après eux ; il faut, ô lumière de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.
20	Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers ; tout ce que je vois me ravit & m'enchanté.

*animaux, nom générique des bêtes en quechua

Apprendre le français

De la lettre 1 à 18, Zilia utilise ses quipos, sortes d'attrapes rêves qui lui permettent de fixer ses pensées. En faisant ses « næuds », elle s'adresse à Aza, son prince supposé resté au Pérou. Ces quipos tiennent lieu de lettres dans la fiction. La lettre 18 est la 1ère lettre écrite en français. A partir de là, périphrase et mots péruviens se font plus rares.

Lettre 4

Le passage des mains des Espagnols aux mains françaises, deux langues qui vont trop vite.

1	Hélas, je croyais déjà entendre quelques mots des Sauvages Espagnols, j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux ; loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix.
5	Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; et à la différence de leur manière, et de leur caractère apparent, on devine sans peine que <i>Pachacamac</i> leur a distribué dans une grande disproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avait encore assemblé pour leur
10	formation que l'air et le feu : les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu'ils étaient cruels de sang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur faveur, mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Lettre 16

Déterville lui fait donner des cours de français.

1	Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai, mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.
5	Le <i>Cacique</i> m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode de donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait

10	en traçant avec une plume des petites figures que l'on appelle <i>Lettres</i> , sur une matière blanche et mince que l'on nomme <i>papier</i> ; ces figures ont des noms, ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne incroyables pour m'instruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais si peu de progrès que je renoncerais à l'entreprise, si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort & du mien.
----	---

Lettre 18

La langue comme outil nécessaire de connaissance.

1	À peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse.
5	Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.
10	Hélas ! que la connaissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire était trompeuse ! À mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Lettre 19

Quand la difficulté d'écrire est mise en abîme du travail d'écrivain.

1	Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et
5	cependant je continue.
10	J'y trouverais plus de facilité, si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentiments aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis longtemps si peu intéressantes, et si uniformes, qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Lettre 20

Les livres.

1	Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle <i>Livre</i> ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.
5	Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Puisqu'ils sont à l'âme ce que le Soleil est à la terre, je trouverais

10	avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin, mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avait-elle pensé que les Livres fussent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, et même s'ils vivent encore.
15	Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! Le pourrai-je jamais ?

B. sentimentalisme et tragédie

Lettre 4

1	Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-même.
5	Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour, et de jour en jour il devient plus pénible ; si le temps apporte quelque soulagement au mal qui me consume, loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain, j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre, ou pour être
10	entendue ; l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevaient des objets : je m'obstinaï quelque temps à les fermer ; mais les ténèbres volontaires auxquelles je m'étais condamnée, ne soulageaient que ma modestie. Blessée sans cesse à la vue de ces hommes, dont les services et les secours sont autant de supplices, mon âme n'en était pas moins agitée ;
15	renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étaient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impossibilité de me faire entendre, répand jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auraient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Lettre 10

Quand elle s'aperçoit que le navire l'éloigne encore davantage du Pérou.

1	Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connaissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté
5	jusqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.
	Je perds ce que j'aime ; l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché,
10	permets que je meure... Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre,

	c'est la timide nature, qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets... Que la Mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir.
--	--

C. importance de la nature, pré-romantisme et utopie amicale

Lettre 12

Vision des beautés de la nature, toute romantique, au sortir de la calèche, lors des pauses durant le trajet qui les mènent à Paris.

1	Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à des regards attentifs emportent l'âme avec plus de rapidité que l'on ne les traverse.
5	Les yeux sans se fatiguer parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier ; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.
10	À la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un spectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées transparentes assemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous présentent de toutes parts des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes.
15	Le <i>Cacique</i> a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir les merveilles qu'il me voyait admirer.
20	Que les bois sont délicieux, ô mon cher Aza ! si les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un ravissement involontaire, celles des forêts nous y ramènent par un attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

Lettre 27

Bonté de Zilia et importance de ses croyances ; elle offre des présents à partir du coffre de trésors que lui fait parvenir Déterville qui les a récupérés du vaisseau espagnol.

1	Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux Arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poissons et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.
5	Je choisis ensuite plusieurs Idoles des nations vaincues* par tes ancêtres, et une petite Statue** qui représentait une Vierge du Soleil, j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle, en souriant, sans une Lettre de votre part, les présents seraient mal reçus.
	J'étais trop satisfaite pour rien refuser, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance, et

10	lorsque Céline fut sortie, je distribuai des petits présents à sa <i>China</i> , et à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner. Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.
15	La chaise d'or*** que l'on conservait dans le Temple, pour le jour des visites du <i>Capa-Inca</i> ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus excite ma vénération, je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi.
20	Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rappellent sans cesse tes tendres serments. Des fleurs****, des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée.
25	Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie. <i>Fin de la première partie.</i>

Notes

*Les Incas faisaient déposer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'Inca *Huayna* consulta l'Idole de Rimace. *Hist. des Incas Tom. 1. pag. 350.*

**Les Incas ornaient leurs maisons de Statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

***Les Incas ne s'asseyaient que sur des sièges d'or massif.

****Les jardins du Temple et ceux des Maisons Royales étaient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée *Mays*, dont ils faisaient des champs tout entiers.

L'un de ces deux extraits fera l'objet de la 3ème explication linéaire.

Lettre 41

Tableau utopique d'un bonheur partagé dans l'amitié.

1	C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma
	bonne foi trahie ne dégage pas mes serments ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! mais
	quand je l'oublierais, fidèle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un
5	bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma
	passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentiments sont
	à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai
	fidèle ; vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité ; l'une et l'autre seront
	sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentiments vifs et délicats
10	tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être
	point née en France, et mon penchant invincible pour Aza ; le désir que j'aurais de vous
	devoir l'avantage de penser ; et mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré.
	Nous lirons dans nos âmes : la confiance sait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au
	temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser ennui.
15	Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts ; vous goûterez le
	plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous
	n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de
	votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, & je
	me trouverai heureuse d'y réussir.
20	Céline en nous partageant sa tendresse répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourrait y
	manquer : que nous resterait-il à désirer ?
	Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne
	devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs
	nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.
25	Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas
	suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie
	suffit-elle pour acquérir une connaissance légère, mais intéressante de l'univers, de ce qui
	m'environne, de ma propre existence ?
30	Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si
	douce, ce bonheur si pur, <i>je suis, je vis, j'existe</i> , pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en
	souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix.
35	Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les
	bienfaits de la nature. Renoncez aux sentiments tumultueux destructeurs imperceptibles de
	notre être ; venez apprendre à connaître les plaisirs innocents et durables, venez en jouir avec
	moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentiments tout ce qui peut
	vous dédommager de l'amour.

A l'issue de la lecture

Trois activités au choix, afin de préparer le sujet de dissertation et le bilan de la séquence.

1) Travail à la maison – préparation

Après avoir lu la fin du roman, donnez un autre titre au roman de Mme de Graffigny.

2) Travail à la maison – écriture d'appropriation

Activité d'écriture

Sujet

Mme de Graffigny imagine une Péruvienne débarquant dans sa France de 1747-1752 - dates des deux éditions – et lui fait porter un regard nouveau sur son propre monde.

A votre tour, quelle nationalité choisiriez-vous, si vous deviez imaginer le même processus ? Pour quelles raisons ? A l'instar de Steve McCurry qui prit en photo une jeune Afghane*, lors de l'invasion russe en Afghanistan, de 1979 à 1989, trouvez une image qui vous convienne, justifiez votre choix et vos intentions dans un paragraphe argumentatif.

*l'image mentionnée ci-dessus

page 213 et rabat 4ème de couverture de l'édition Hatier

Afghan girl, 1984, photographie très vite surnommée « L'Afghane aux yeux verts » ou « la Mona Lisa afghane »

l'image est sous ce lien

<https://www.nationalgeographic.fr/photographie/lafghane-aux-yeux-verts-rentre-en-afghanistan-apres-30-ans-dexil>

2') Travail à la maison – écriture d'appropriation

J'aimerais que vous ayez lu le livre pour le **jour/mois/année**. Au lieu de vous posez des questions, comme on le fait habituellement, j'aimerais que vous déposiez sous le lien ci-dessous **2 photos - 2 images** (autoportrait – selfie – montage d'images) qui montrent **quel lecteur vous pensiez être avant de lire le livre de Mme de Graffigny** et **quel lecteur vous êtes devenu après l'avoir lu**. Accompagnez **vos autoportraits** ou vos **images** de lecteur (que vous aurez copiés-collés au préalable sur une page word ou open office) d'**un paragraphe argumenté qui justifie vos choix**. Vous déposez votre document sur le mur suivant, en cliquant sur la croix rose en bas à droite, et en précisant votre nom sur la capsule.

J'ai demandé ce travail pour le recueil de Rimbaud – séquence 1 – et cela a très bien marché !

Allez voir !

<https://digipad.app/p/1285258/b79112ca5f3af>

3) En classe – écriture d'invention argumentative – 1 heure

Activité d'écriture

Sujet

Chancelier du roi Louis XV, responsable de la censure - tout manuscrit devant obtenir l'approbation d'un censeur pour obtenir le privilège d'édition au XVIIIe siècle -, vous venez de terminer la lecture du manuscrit de Mme de Graffigny, intitulé *Lettres d'une Péruvienne*. Que décidez-vous ? La publication ou la censure ? Justifiez votre choix dans un paragraphe argumentatif qui pourrait servir de brouillon à votre lettre au roi.

Dissertation

Sujet

Jacques Bouveresse, philosophe, affirme dans *La connaissance de l'écrivain*, que la littérature « peut nous apprendre à regarder et à voir ». Cette citation éclaire-t-elle votre lecture des *Lettres d'une Péruvienne* et des aventures de Zilia ?

Sujets annexes ou sujets d'exposés éventuels

Les sujets seront proposés en début de séquence.

De l'éducation des femmes

Lettre 34, p 156-168, la plus longue, ajoutée à l'édition de 1752. Elle contient tout un programme qui consiste à dénoncer les faux-semblants et les contradictions sociétales du XVIIIe.

Critique de la religion

Et de sa zone d'influence, missionnaires et évangélistes, Lettre 21, p 107, la conversion d'Aza, l'interdiction du mariage A/Z, versus les croyances incas. Redéfinition des valeurs, vers un moralisme de la sincérité.

Critique de la guerre

Lettre 1, p 33 cf Voltaire (qui écrit après Mme de G, 5 ans après), *Candide*, 1759, la guerre des Abares contre les Bulgares...

Relation homme-femme

Magnifiée par l'utopie finale de l'amitié, souhaitée réciproque, le respect de Déterville, Lettre 12, p 71, Lettre 15, p 84, les dialogues Z/A, l'utopie finale...

Le duel passion/raison

La passion de Zilia pour Aza ou le récit du coup de foudre Lettre 2, p 40-42, Lettre 25, le changement physique de Déterville rongé par la passion, p 119, Lettre 30, p 144, Lettre 31, 145-148, long dialogue tragique entre Z et D (amour/amitié, passion).

Mme de Graffigny, une femme des Salons

Une intellectuelle des Lumières.

Les Lettres d'une Péruvienne, roman d'initiation

De l'étrangère au projet de vie. Un plan du texte faisant penser à *Gargantua* de Rabelais, enfance/éducation-enlèvement de Zilia et apprentissage de la langue, guerres piccolicholines-guerre contre la passion, utopie de Thélème-vie utopique à venir auprès de Déterville et de sa sœur.

Une écriture du moi

Une écriture avant-gardiste, entre amour de la nature et prééminence de l'existence, le choix de la vie contre la mort.

Conclusion

« Un nouvel univers s'est offert à mes yeux » : la plus grande découverte, c'est l'écriture.

Toute une réflexion sur l'écriture jalonne le texte de Mme de Graffigny, Aza n'étant qu'un double de la narratrice ; la lettre, un artefact du journal intime.